

des mois sur l'eau, jusqu'au moment où ils sont ramassés par les habitants comme éléments de décoration. En écho à cette coutume, l'artiste a conçu une série de sculptures, des reproductions en argent de vertèbres de cétacés enchâssées dans des blocs de verre, ainsi qu'une photographie représentant son dos nu parcou par les cicatrices des opérations chirurgicales, portant sur soi une vertèbre de cétacé.

Le dialogue qui s'instaure entre les pièces des deux artistes est celui de deux perspectives géographiquement (et géologiquement) éloignées, mais proches dans leur façon commune et féministe de parler d'environnement et d'humanité.

D'un côté, la perspective du fleuve, s'écoulant comme une sève vitale pour les communautés de plusieurs pays, langues et cultures, qui finissent par s'y identifier, ne faire qu'un avec celui-ci. «Choisir d'être l'eau», pour emprunter les mots que le poète et artiste Sinzo Aanza emploi, dans un poème dédié au photographe Kiripi Katembo, en parlant du fleuve Congo. De l'autre, celle de la mer, ici conçue comme un élément intime et transformateur, à la fois témoin d'un trauma et d'une métamorphose, qui permet de se retrouver différent «à chaque fois qu'on émerge de la saumure écumante», comme le dit Robert Wyatt dans l'une de ses chansons les plus connues, *Sea Song*.

Ainsi l'objectif ultime de *Liquid Grounds* est, tant dans les oeuvres et les discours qu'elle montre et déploie, que dans ses présupposés curatoriaux, de présenter un double récit de la transformation et du mélange. Ou, pour mieux dire, de la liquéfaction de l'individuel dans le collectif, du corps dans l'espace, du soi dans l'autre-que-soi.

Vittorio Parisi

ouzbèque travaillant au croisement entre documentaire et fiction. Pour *Liquid Grounds*, elle présente l'installation audiovisuelle *Stains of Oxus*, produite par Le Fresnoy en 2016.

L'œuvre raconte la relation entre le fleuve Amou-Daria – l'une des artères vitales de l'Asie centrale, anciennement connue sous le nom d'Oxus – et les communautés qui vivent le long de ses rives. S'écoulant entre le lac Bulunkul au Tadjikistan et la mer d'Aral au Karakalpakistan, le fleuve est le témoin d'un rituel matinal commun aux habitants de différents villages, consistant en l'acte de chuchoter leurs propres rêves à l'eau. Le fleuve devient ainsi non seulement une archive vivante d'histoires, d'identités et de résilience collective, mais aussi et surtout un véritable «corps d'eau» collectif: revisitant leurs rêves et leurs destins, les personnes que l'on rencontre ne font plus qu'un avec Oxus.

Le lien entre les communautés de l'Asie centrale et l'environnement lacustre et fluvial est un thème récurrent dans le travail de Saodat Ismailova. Son premier film, *Aral: Fishing in an Invisible Sea* (2004) codirigé avec Carlos Casas, retraçait l'histoire de trois générations de pêcheurs en lutte pour leur survie sur les rives de la mer d'Aral, un lac océanique en grande partie disparu à cause du détournement de l'eau pour l'industrie du coton.

Dans les films de l'artiste il est souvent souligné à quel point la préservation de l'environnement passe par l'implication des femmes: «Le monde féminin de l'Asie centrale est davantage lié aux formes locales de connaissance qui ont survécu aux transformations religieuses et politiques de la région; un espace où les croyances, les rituels et les traditions sur le fait d'être profondément lié et dépendant de notre environnement, du monde animal et végétal, sont préservés par les femmes³».

L'artiste italienne Elena Mazzi (1984–) a, quant à elle, fait de la recherche sur les transformations climatiques et environnementales le centre de sa pratique de création. En particulier, elle enquête les conséquences environnementales, sociales et géopolitiques de la soi-disant «route de la soie polaire»: une nouvelle route commerciale entre l'Europe du Nord et la Chine, tirant parti de la fonte des glaces dans l'Arctique, évitant le passage par le canal de Suez et en facilitant l'extraction et le commerce de minéraux et terres rares avec le Groenland, la Norvège, la Suède et l'Islande.

Le grand nord européen est aussi pour l'artiste un terrain d'auto-exploration, et de mise en relation de son propre corps et son propre vécu avec l'espace dépaysant de l'environnement arctique. À l'occasion de *Liquid Grounds*, Elena Mazzi présente un corpus de sculptures et une installation photographique, respectivement intitulés *Becoming and Unbecoming With* (2018–2020) et *Self-portrait with a whale backpack* (2018).

Les œuvres naissent de l'expérience personnelle de l'artiste, marquée par un accident survenu lors d'un plongeon depuis une falaise, résultant en la rupture de plusieurs vertèbres, et une période de sédentarité forcée. Ressentant le besoin de créer une nouvelle connexion entre son corps et le paysage marin, Elena Mazzi a effectué un long voyage en Islande, en s'installant dans un fjord.

Dans ce lieu où la densité humaine est réduite au minimum, les os de cétacés morts flottent pendant

Il m'est arrivé une fois de rêver d'être une créature marine. Je ne saurais pas dire laquelle. Poisson, dauphin, méduse, algue ou sirène, mon souvenir est flou, mais de ce rêve j'ai retenu la sensation, extraordinaire, de pouvoir respirer sous l'eau. D'avoir mes poumons remplis d'eau, sans que cela ne me cause asphyxie ou douleur physique, comme si les limites de mon corps et de son fonctionnement ne faisaient qu'un avec l'eau qui m'entourait et me remplissait. Comme s'il y avait désormais une étrange continuité entre l'eau, ma peau, mes organes.

Ce rêve s'accompagne encore, dans ma mémoire, d'une sensation de liberté, d'affranchissement vis-à-vis de mes souvenirs enfantins et quelque peu traumatiques de mes premiers cours de natation.

Né et grandi à proximité de la mer, je me suis toujours senti chez moi dans l'eau, en bien et en mal. L'eau, c'est le familier qui à tout moment peut tourner vite en son contraire, le perturbant. Dans mon rêve ces deux catégories étaient abolies: ni familière, ni perturbante, l'eau et moi n'étions qu'une seule et même chose. C'est peut-être à partir de ce rêve que j'ai retrouvé – ou peut-être trouvé pour la première fois – le désir et la joie de nager.

Dans cette exposition, il est aussi question de rêves et de transformations, de métamorphoses, des connexions profondes, existantes ou retrouvées, entre l'humain, le vivant, et l'eau. C'est à travers les voix de deux artistes, Saodat Ismailova et Elena Mazzi, que ces rêves et ces transformations trouvent leur narration et leur réalisation.

Et c'est à partir de la confrontation avec leurs pratiques et leurs œuvres, que j'ai pu une fois de plus faire abstraction de moi-même, comme dans mon rêve, et prendre le risque de m'immerger dans un univers fait d'expériences, de sensibilités et de discours autres que ceux qui m'appartiennent.

Dans une perspective féministe qui entrelace le géologique et le politique, le collectif et l'individuel – si ce n'est le très personnel – cette exposition interroge le «sol liquide», un concept cher à la philosophe Luce Irigaray, énoncé dans son essai de 1980, à la fois dense de théorie et de poésie, *Amante marine de Friedrich Nietzsche*¹.

Conçu comme une déclaration d'amour adressée au philosophe allemand, le texte est riche d'exhortations, dont celle qui donne le titre à l'exposition: «Souviens-toi donc de sol liquide». Dans une tentative de (ré)conciliation philosophique de Nietzsche avec l'eau – élément dont Irigaray souligne l'absence dans l'œuvre – et, par extension symbolique, avec le féminin, l'autrice lui propose et nous propose de se souvenir de notre passé de créatures aquatiques, de l'état essentiel de «corps d'eau» que les humains et tous les vivants de la planète partagent.

Terme provenant du vocabulaire de la géologie, désignant tout type de masse d'eau – de l'océan à un lac, d'un fleuve à une flaque – «corps d'eau» (ou «plans d'eau») a été transformé en concept-pivot du courant dit «hydroféministe» par la théoricienne Astrida Neimanis dans son essai de 2019 *Bodies of Water. Posthuman Feminist Phenomenology*². Ici, Neimanis nous invite à considérer le corps humain en tant qu'élément indissociable du monde naturel et, par sa propre constitution aqueuse, en continuité avec tous les autres vivants.

Cette continuité entre l'humain, le vivant et l'eau est particulièrement présente dans les œuvres de Saodat Ismailova (1981–), artiste et réalisatrice

Souviens-toi donc de sol liquide. Et, dans ta bouche, goûte aussi ta salive – combien elle assiste ton silence d'une présence familière, combien elle s'oublie quand tu parles.

Encore: comme tu te tais quand tu bois. Et comme tout cela t'est nécessaire! Rythment doucement le temps, ces fluides. Et point n'est besoin de frapper mais plutôt d'écouter pour en percevoir la musique. Avec de très petites oreilles!

Luce Irigaray, *Amante marine* de Friedrich Nietzsche, 1980

You look different every time you come from the foam-crested brine

Robert Wyatt, *Sea Song*, 1974

Par-delà la rivière, tu as choisi d'être l'eau.

Sinzo Aanza, *Ngwaki pour Kiripi*, 2016



^[1] Image [Recto] Elena Mazzi, Becoming and unbecoming with, 2018–2023 (détail), série de sculptures en argent et verre de Murano, dimensions variables – Courtesy Galerie Artopia, Milan [Verso] Saodat Ismailova, Stains of Oxus, 2016, installation vidéo HD à trois canaux, 22', produit par Le Fresnoy – Studio national des arts contemporains

^[2] Design In the shade of a tree Impression Perfectmix-Photoffset

08.05 –
24.08.25

Liquid grounds



Elena Mazzi

Elena Mazzi (Reggio Emilia, Italie, 1984) est une artiste plasticienne qui travaille avec des contextes géographiques et sociopolitiques spécifiques.

Sa poétique traite de la relation entre les êtres humains et l'environnement dans lequel ils vivent et avec lequel ils doivent composer au quotidien. À partir de l'étude de territoires spécifiques, elle réinterprète dans ses œuvres le patrimoine culturel et naturel des lieux, en entremêlant les histoires, les faits et les fantasmes transmis par les communautés locales, afin de suggérer des solutions possibles au conflit entre l'homme, la nature et la culture. Sa méthode de travail, quelque peu anthropologique, privilégie une approche holistique visant à réparer les fractures qui se produisent dans la société. Elle commence son travail par l'observation et procède en combinant différents domaines de connaissances.

Elle a étudié l'histoire de l'art (Sienne), les arts visuels (IUAV, Venise) et les beaux-arts (Institut royal des arts, Stockholm).

Ses œuvres ont été présentées dans de nombreuses expositions individuelles et collectives à travers le monde, notamment : Biennale de Luleå, Castello di Rivoli à Turin, der TANK à Bâle, BIENALSUR à Buenos Aires, Whitechapel Gallery à Londres, BOZAR à Bruxelles, Sonje Art Center à Séoul, Palazzo Fortuny à Venise, 16^e Quadriennale à Rome, 14^e Biennale d'Istanbul.

Elle a participé à plusieurs programmes de résidence, notamment ZK/U (DE), Skatfell Center for the Arts (IS), HIAP (FIN), Fundación Botín (E), Bevilacqua La Masa (I).

Elle a remporté plusieurs prix, dont le Cantica21, promu par le ministère italien des Affaires étrangères et le ministère de la Culture, les 7^e et 12^e éditions du Conseil italien parrainées par le ministère italien de la Culture, le XVII^e prix Ermanno Casoli, le prix de la Fondation Sandretto Re Rebaudengo et le prix Illy.

En 2015, elle a commencé à animer des ateliers pour les jeunes artistes, les enseignants et le grand public en collaboration avec des institutions, des écoles et des académies.

Elena Mazzi poursuit actuellement un doctorat basé sur la pratique à la Villa Arson à Nice.

Vittorio Parisi

Docteur en esthétique de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Vittorio Parisi est responsable de la filière arts visuels de l'École de design et haute école d'art du Valais en Suisse. Commissaire d'exposition et critique d'art, membre de l'AICA France, entre 2019 et 2025 il a été directeur des études et de la recherche à la Villa Arson à Nice.

Saodat Ismailova

Saodat Ismailova (Tachkent, Ouzbékistan, 1981) est une cinéaste et artiste de la première génération post-soviétique en Ouzbékistan. Tissant souvenirs, mythes, rituels et rêves dans la tapisserie de la vie quotidienne, ses films explorent la culture historiquement riche et complexe de sa région, au carrefour de différentes réalités, migrations et héritages coloniaux. S'appuyant sur son histoire personnelle, Ismailova explore la dimension collective de la mémoire et la résistance mondiale à l'impact de l'activité humaine sur l'environnement. Ses recherches portent sur les connaissances ancestrales et les pratiques traditionnelles, ainsi que sur des histoires plus récentes. Par exemple, elle intègre des séquences de films d'archives ou des éléments textiles issus de traditions vernaculaires qui permettent également la continuité d'activités artisanales menacées de disparition. Ce faisant, Ismailova recadre le passé colonial et la question connexe de l'identité dans la région en combinant les mythes et les pratiques animistes avec les rêves des peuples qui habitent ces terres.

Ismailova a exposé dans de nombreuses institutions majeures, notamment JOAN, Los Angeles (2024); Eye Filmmuseum, Amsterdam, Le Fresnoy – Studio national des arts contemporains en collaboration avec le Centre Pompidou, Paris (2023); Centre d'art contemporain, Tachkent (2019); Théâtre Ilkhom, Tachkent (2018); Tromsø Kunstforening, Tromsø, Norvège (2017).

Ses films et installations vidéo ont également été présentés dans des expositions collectives internationales telles que la Biennale d'art contemporain de Diriyah, la Fondazione in Between Art and Film, Venise (2024), la Biennale d'art de Shanghai, Biennale de Sharjah (2023); Biennale de Venise, documenta 15, Kassel, (2022); Meet Factory, Prague (2021); Para Site, Hong Kong, Rockbund Art Museum, Shanghai (2019); Lunds konsthall (2018); Biennale de Yinchuan (2018).

En 2013, Ismailova a été l'une des artistes représentant l'Asie centrale à la Biennale de Venise, tandis qu'en 2018, sa performance musicale live Qyrq Qyz a été présentée en première à la Brooklyn Academy of Music de New York. Son travail est également largement reconnu dans l'industrie cinématographique et a été présenté dans des festivals tels que le Festival international du film de Berlin (2014) et le Festival international du film de Rotterdam (2005), entre autres. Elle a reçu de nombreux prix, dont le Eye Art & Film Prize, Amsterdam (2022); Documenta Madrid (2018), le Golden Alhambra Award, Granada Cines del Sur Film Festival (2014), la Biennale internationale d'art contemporain de Tachkent (2014) et le Festival international du film de Turin pour le meilleur documentaire (2004). En 2021, elle a fondé le groupe de recherche Davra, dédié à l'étude, la documentation et la diffusion de la culture et des connaissances d'Asie centrale.